

## 9. *Ichneumon*

Il s'appelait Ikkneeuuumonnne. Enfin, Ichneumon. Un castillan aux allures de gringalet mais dont les mouvements souples témoignaient d'une agilité certaine. C'était un jeune mage Bjornaer, au cœur de Mangouste, issu d'une famille qui avait vécu de façon prospère sous les Almoravides. Il était parti dans le Tribunal du Rhin où il avait rencontré Crintera, la Prima des Bjornaer. Il était revenu dans son Ibérie natale et avait la ferme intention de repacifier la péninsule. Rien que ça. Il apparut à la porte de notre hôtel, un balluchon sur l'épaule et se comporta comme si nous nous connaissions depuis toujours. Sans gêne aucune, il entra, se présenta et s'installa. Il nous déclara avoir rejoint notre covenant et avoir été immédiatement réorienté vers Motril par Aïello. Maximus grogna, Sans-Ombre lâcha une de ses blagues toujours douteuses mais souvent hilares, Antoine ne dit rien et je dus me farcir comme d'habitude les amabilités d'usage destinées à faire une place accueillante à notre hôte. Cela commençait à me « gonfler » mais je revins très vite à des dispositions plus positives lorsque je constatai qu'Ichneumon défendait une vision très proche de la mienne. Rétablissement d'un régime arabe sur la moitié sud de l'Ibérie, éjection des Reconquêtes extrémistes, essor d'une classe intellectuelle digne de ce nom, animée d'une soif de connaissances et surtout, surtout, une grande patience face aux pitreries de mes sodalès. Je ressentis immédiatement un grand élan d'amour fraternel pour ce jeune mage obstiné et droit. Et je priai très fort intérieurement que son arrivée dans notre mission belliqueuse ne lui cause pas une fin prématurée qui me priverait d'un précieux allié dans ce covenant immature.

Ichneumon passa une nuit tranquille, comme si la paix céleste était déjà descendue sur Terre et que le lait coulerait sur le miel de notre petit déjeuner. Au matin, il se leva en silence, s'étira en remplissant ses poumons de l'air vicié de la chambre comme s'il était face à un champ de fleurs fraîchement écloses sous la brise légère du printemps, fit quelques exercices d'assouplissement et nous lança, avec un petit sourire franc et simple : « Alors ? Bien dormi ? » Bienheureux Ichneumon.

Le soleil était à peine levé que nous arpentions déjà la grande avenue en quête d'informations. Il ne nous fallut pas longtemps pour repérer la maison de Mustapha Hlill : une grande demeure aux murs aveugles sise dans le quartier le plus huppé de la ville. Hlill était un marchand réputé, connu pour son sens dans la traite des tissus et des denrées. Mais nul ne l'avait jamais vu. Il fallait toujours passer par Zahman, un vieillard très sobre qui traitait surtout dans le commerce de gros de denrées communes. Zahman était très productif et il jouissait d'un grand respect parmi les marchands. N'avait-il pas réussi à maintenir plus ou moins bien le niveau des affaires de son maître malgré l'arrivée des almohades ? Zahman avait peu de défauts. Il ne sortait pas, n'allait pas à la mosquée, vivait avec presque autant de discrétion que Hlill.

De temps en temps, il acceptait de prêter de l'argent à des commerçants qui, contrairement à lui, se lançaient dans des affaires plus risquées. Nous n'eûmes aucune peine à connaître le nom de deux grands endettés : Usamalek et Darfès. Usamalek avait emprunté pour sponsoriser une expédition militaire afin de piller des petites villes lusitaniennes que les chrétiens avaient reprises sur la côte. Tous deux avaient beaucoup perdu, s'étaient fort endettés et se retrouvaient désormais sous la menace d'un rachat en tout ou en partie par Hlill. Mais n'était-ce pas ainsi que cet invisible marchand avait construit son empire ?

Forts de ces éléments, nous suivîmes Sans-Ombre dans les bouges du port. Évidemment, il avançait d'une allure rapide, les mondains lui laissant courtoisement un grand espace pour ne pas entraver ses mouvements. Même dans les ruelles les plus mal famées, les gens reconnaissaient son autorité naturelle et peu osaient lui parler, de peur sans doute de l'importuner. Il y en eut pourtant un qui osa s'adresser à lui. Un dénommé Marfan, revendeur de cadavres de son état. Charmant !

« - (Marfan) S'lut ! Nouveaux en ville ?

- (Sans-Ombre, détaché) Ouais.

- (Marfan) J'ai entendu qu vous traînâtes dans l'coin. En général, les gens qu'on sait pas c'est quoi qu'ils cherchent, ben ils ME cherchent. Macchabées, trépassés, y en a pour tous les goûts !
- (Sans-Ombre) Je cherche juste des infos.
- (Ichneumon, se mettant sur la pointe des pieds pour chuchoter dans l'oreille de Sans-Ombre) Euh... en fait je pourrais avoir besoin du sang de quelqu'un qui a trahi sa famille. C'est un truc un peu perso tu vois ? (Ichneumon ?)
- (Maximus) En fait, tu tombes bien. On cherche un cadavre, et d'autres qui en cherchent aussi. Il paraît qu'y en a un, dans une grande maison aux murs aveugles et orangés, là-haut. Dites, il fait soif ici, non ? »

Et quelques minutes après, nous buvions ensemble un abominable alcool distillé dont la seule qualité était que Marfan l'aimait beaucoup et se mettait à ressentir un grand besoin de nous parler : « Zavez raison. Hlill adorent les femmes qui l'adorent pas beaucoup... » Et, au fil de nos questions, il se mit à débâler. Hlill produisait régulièrement des cadavres de femmes, certaines vidées de leur sang mais d'autres pas. Elles étaient toutes suicidées : pendues, empoisonnées, les veines ouvertes... Marfan n'avait jamais traité qu'avec un subalterne, un certain Zir qui venait au port. Après cela, Marfan partait chez Hlill, ramassait des tissus avariés où le cadavre était caché et ramenait le tout dans son hangar. Là, il revendait notamment à des médecins en mal de dissections indispensables pour maîtriser leur art.

Marfan pensait que les femmes s'étaient vraiment suicidées. Il y en avait une environ une fois par mois. La dernière datait de 3 ou 4 semaines. Ce qui fit dire plus tard à Antoine que le rythme des sacrifices devait être lié à la lunaison. Marfan se dit prêt à trouver un cadavre répondant aux critères d'Ichneumon et entendit bien que Sans-Ombre semblait disposer à emmener avec lui les médecins qui s'ennuyaient ferme à Motril...

Au soir, nous retournâmes au palais. Outre la lunaison qui devait intervenir, nous savions que les vampires avaient besoin de sang pour maintenir leurs pouvoirs. La situation semblait assez claire. Mais nous n'avions aucun moyen de pouvoir tarir la source : Hlill pouvait se servir comme il voulait tant les marchés abondaient d'esclaves, les cellules de prisonnières et les caniveaux de pauvres filles qui disparaîtraient sans que quiconque ne s'en inquiète une seule seconde.

## ***10. Le secret du Gouverneur***

Préférant aller en quête de nouvelles données, je partis le matin suivant à la mosquée du Palais. Quelques gardes croisaient dans les couloirs ici un domestique encore ensommeillé, là un dignitaire matinal. Mon attention fut cependant attirée par une vieille dame que tous les gardes saluaient avec révérence. Je n'hésitai pas un seul instant et l'abordai avec déférence. C'était une femme fort âgée, dont le visage semblait avoir rencontré le soleil sous de nombreuses latitudes. Il se dégageait un je ne sais quoi de son regard. Elle se tenait dans la position d'une servante face à un illustre seigneur. Aucun de nous deux n'était pourtant dupe. Aussi réussis-je à la faire parler un peu. Elle m'apprit qu'un bruit circulait déjà au palais comme quoi Hlill avait fait annoncer par un émissaire qu'il ne pourrait assister ni se faire représenter à notre confrontation. En guise de compensation, il avait payé deux esclaves au gouverneur. Commode !

Plus je l'écoutais, plus je sentais que cette femme avait quelque chose de spécial. Un rapide examen me fit enfin sauter aux yeux ce qui aurait dû être une évidence. Elle avait le Don. Faiblement, mais quand même ! Troublé, je la remerciai et retournai auprès de mes sodalès.

Nous fûmes assez vite d'accord : nous devions nous retirer à notre tour et dédommager à notre tour le Gouverneur, sans forcément tenir compte du prix payé par l'adversaire. Maximus créa de l'or et sortit en quête d'un cadeau adéquat. Il revint une heure plus tard avec un magnifique cimenterre, riant déjà de la tête que tirerait au soir son vendeur en découvrant sa bourse vidée d'une bonne part

de son contenu. Je rédigeai un mot au gouverneur en expliquant que nous nous étions fourvoyés.

La lettre à peine partie, on toqua à la porte. Un gamin (le même qui nous avait introduit Ichneumon la veille) nous annonça qu'un grand colis nous avait été livré. Il revint rapidement avec cinq balluchons qui contenaient chacun un masque et une cape. Les capes étaient brodées et chaque masque était différent des autres. Il y avait un grand soleil à la bouche déformée ; un masque noir en bois, formant une tête monstrueuse ; un carré aux motifs géométriques rouges et blancs, un serpent à plumes et un dernier en forme ovale aux motifs sinueux. Avec tout cela, une invitation à nous rendre le soir même à minuit à Riziv Inami. Sous le feu de nos questions, le gamin finit par nous indiquer la direction de ce qui semblait être une maison récupérant les bébés malformés, notamment ceux nés ainsi par ce que leur mère avait été battue en cours de grossesse.

Ichneumon se proposa d'y aller. Une fois le gamin parti, il devint Mangouste et fila à travers la cité. Prenant la voie de l'Est, il franchit la porte d'Almeria et galopa en bordure du chemin. Après une plantation de dattiers, il vira à gauche et aboutit un marécage au milieu duquel trônait une vieille bâtisse défraîchie, aux volets tirés et à la porte close. La mangouste se faufila dans un trou et arriva dans la cour intérieure du bâtiment. C'était une architecture très classique : cour rectangulaire bordée d'une galerie sur laquelle donnaient les chambres. Deux puits au milieu et beaucoup de monde. Ichneumon constata que la population était en toute grande majorité constituée de handicapés physiques et/ou mentaux et de quelques adultes encadrants. Ils semblaient préparer une fête, dressant de belles tables, accrochant des fils de lampions, parfumant les salles. La mangouste visita les dortoirs, les cuisines et les locaux administratifs. Ne trouva aucune cache secrète. Il mit fin à sa visite et fila au palais.

Pendant ce temps, j'avais repris mon tour. En laissant mes oreilles traîner de-ci de-là, je n'eus aucun mal à comprendre que le palais de Motril était considéré comme assez laxiste, contrairement à la hiérarchie militaire. De temps en temps, on châtiât un malheureux pour l'exemple et tout le monde s'en contentait. Je reçus également le rapport de Medmed que j'avais envoyé en quête d'indices. Il revint avec une donnée inattendue : il y avait trois femmes comme celle que j'avais croisé au matin. Trois magiciennes de cour devenues officiellement des cuisinières mais maintenant une protection magique sur le Palais. Les trois vieilles tissaient une sorte de protection autour des bâtisses. Les gardes le savaient et les respectaient d'autant plus. C'était grâce à la magie que Ben Hiflek, qui avait pourtant massacré nombre de mages arabes, maintenait son pouvoir. Ainsi avait-il plus que survécu à l'arrivée des Almohades, malgré qu'il était déjà en place sous les Almoravides... Sacré Ben Hiflek ! Petit cachottier !

## ***11. Où l'on rit peu et vire au vert***

Nous convînmes assez rapidement d'une stratégie extrêmement basique : tous sauf Sans-Ombre, nous irions à la « fête ». En cas de grabuge, une boule de feu en l'air et Sans-Ombre, resté à proximité, débarquerait en secours. Je tentai un Intellego Vim sur les masques. Rien de spécial, hormis les moqueries de mes sodalès. Antoine se lança un sort de protection contre les démons (niveau 15) et Sans-Ombre nous gratifia d'une barrière identique à Ichneumon et moi.

C'était la nouvelle lune. Dans la campagne, nous devons marcher sous les flambeaux pour éviter de nous fourvoyer. Sans-ombre se planqua dans les plantations où il se mit en tête de construire trois goules. Antoine, Maximus, Ichneumon et moi prîmes le sentier des marécages. Là-bas, au bout d'un chemin éclairé par des torches plantées à intervalles réguliers, l'asile brillait de manière étrange. Il régnait une atmosphère glauque, faussement chaleureuse, comme si les lieux assumaient publiquement leur hypocrisie. De nombreuses personnes rôdaient autour des mares. Nous nous avançâmes, vêtus de nos capes et de nos masques. Maximus portait le soleil au rictus, Antoine le carré rouge et blanc, Ichneumon le serpent à plumes et moi le masque noir en bois. C'étaient de grandes pièces, finement ouvragées, aux motifs étrangement malsains. Comme les

lieux, ils semblaient beaux mais quelque chose en vous se rebellait...

Nous arrivâmes à l'entrée non loin de laquelle traînaient plusieurs chaises à porteurs. Des gardes étaient postés autour, ainsi que des esclaves. De l'intérieur venaient des notes festives. Nous approchâmes de la porte. Elle était entrebâillée. Un pas de plus et nous étions à l'intérieur.

Premier détail : un tas de vêtements nous barrait le chemin. Ni une ni deux, Maximus jet ses vêtements. Un handicapé aussi laid que servile veut nous prêter assistance. Il insiste, obstiné, buté. Je refuse de me mettre nu sous la cape, contrairement à mes sodalès qui se laissent déjà aller. Je retire simplement mon pantalon et me garde bien de me séparer de mon cimenterre caché sous la cape.

On passe le tas et nous voici dans la cour. Un peu partout, des piquets soutiennent des fils auxquels balancent des lampions verts, roses, jaunes, bleus. Leurs lueurs ne parviennent pas à réchauffer la nuit d'un noir d'encre, ni les scènes d'accouplements qui s'offrent déjà à nos regards. Un peu partout, des corps déformés et crus s'agitent les uns contre les autres, formant des îlots de maigre luxure entre lesquels des capes noires se baladent avec nonchalance. Les masqués ne se parlent pas. Ils boivent, se côtoient mais ne disent rien, les yeux rivés sur les handicapés qui copulent. Ce spectacle me donne la nausée.

Nous voici au buffet. Je n'ai aucun doute : nous sommes en pleine zone démoniaque. Nous épions les gens dans la cour. Les capes continuent de circuler, tels des vautours, certains ne rompant le silence que pour guider des misérables bougres à prendre untel, à adopter telle position, à se rouler dans la fange des mœurs humaines. Sous les capes, on devine des femmes, des homosexuels aussi. Tout ce beau monde circule en silence ou se dirige vers les chambres à l'étage d'où émanent des bruits de débauche. On compte une vingtaine de capes pour une centaines de handicapés. Nous sommes cependant interrompus dans notre observation.

Un servent aux bras trop courts vient nous inviter à de nouveaux plaisirs. Maximus, si prompt à faire la morale aux autres, ne résiste pas un instant. Il laisse le monstre venir se frotter d'une façon obscène contre ses jambes. Je veux le repousser mais je reste figé quand je vois Ichneumon soulever soudain sa cape et enfoncer sa verge soudain raide entre les fesses du déformé. Il est complètement sous l'aura démoniaque. Je veux intervenir mais Maximus, atteint lui aussi, s'interpose : « Tu ne vas quand même pas l'empêcher de s'amuser, non ? » Il me bouscule. Je sens des regards interloqués se poser sur nous. Par prudence, je cède le terrain. Ichneumon semble soudain reprendre un peu conscience, se retire et quitte le buffet... pour se diriger vers l'étage.

Antoine me pousse du coude. Je me retourne à temps pour accueillir un homme sans masque qui semble être l'intendant de la soirée.

« - (L'homme) Mes seigneurs ! Y a-t-il quelque chose qui ne serait pas à votre convenance ?

- (Maximus) Je suis à mon aise. J'attends quelqu'un.

- (Antoine et Korman) ...

- (L'homme) Si vous désirez goûter certains plaisirs différents, sachez que nous disposons d'un coin fumeur...

- (Maximus) Vous avez un coin buveur ? Je rêve d'une cervoise !

- (L'homme) Mes excuses, seigneur, je n'ai pas de cervoise mais je fais immédiatement venir une boisson approchante et aussi rafraîchissante. Veuillez me suivre. » Maximus et Antoine partent à sa suite. Je me retrouve seul au buffet, dans cet environnement inhumain.

L'intendant entre dans un salon rougeoyant, embrumé de fumées âcres et parsemé de fauteuils profonds et moelleux. Deux individus étendus semblent déjà absents : la fumée sort de leurs yeux devenus complètement inexpressifs. Maximus et Antoine s'installent et saisissent chacun un narguilé. Arrive une jeune fille qui eut été bien faite, n'était cette jambe atrophiée qu'elle traîne

derrière elle. Elle apporte un plateau d'alcool et, l'ayant déposé devant les deux mages avachis, brûle du sucre pour le faire couler dans les verres. Maximus se sert, sirote. C'est boooooon. Dès la première gorgée, il sent comme une explosion intérieure. Il se relève, regarde Antoine. Il sent l'envie et frappe. Antoine tangué sous le choc, avant de lâcher : « Depuis le temps que j'attendais ça ! » Maximus le jette à terre. La cape dévoile les fesses du Bonisagus. Maximus se met à les battre en cadence et Antoine de pousser des cris de plaisirs...

Je n'ai touché à rien. Tout ici me dégoûte profondément. Évidemment, cela fait tache dans le décor. Une cape s'approche, surmontée d'une grande flamme en bois. Une main saisit la mienne et me tire avec insistance. Cette fois, je décide de me laisser faire. Rester au buffet ne m'apprendra rien de plus. Nous grimpons les escaliers et arrivons à la galerie suspendue. Nous entrons dans une pièce encombrée de fauteuils larges et profonds. Le masque de flamme me pousse dans l'un d'eux, entre deux femmes. L'une est décrépée, l'autre d'une maigreur insoutenable. J'ai un haut le cœur. Veux me relever mais une main me retient. Sa douceur m'a surpris. Elle dénote dans l'ambiance générale. Elle me caresse avec tendresse, glisse sur mon menton, fragile et agile à la fois. Elle cache et révèle à la fois, annonce des promesses et garde son mystère. Je ferme les yeux et l'image de Relegare s'impose à moi. Relegare. Mon cœur s'embrase et je me relève d'un bond, rejetant la main qui se fond dans le tas de chairs déformées. Sans un regard en arrière, je m'avance dans la pièce et passe d'une chambre à l'autre. Si elles donnent toutes sur la coursive, elles communiquent entre elles et forment un couloir quasi ininterrompu qui fait le tour du bâtiment. Je vois soudain Ichneumon au milieu d'un groupe. Il couine d'un air béat sous les ardeurs de ses partenaires. Je ferme les yeux et me fais une promesse intérieure : jamais je ne lui dirai ce qu'il est en train de faire. Je poursuis mon chemin dans la chaleur étouffante des lieux.

Maximus en a plus qu'assez. Sa main lui fait mal et pourtant Antoine crie : « Encore ! Encore ! » Un homme déboule dans la pièce. Maximus lui désigne Antoine : « Éteins-moi ce type ! » L'homme sort son sexe de sous la cape et se soulage sur le mage couché par terre. Antoine se relève, furieux, repousse l'inconnu. Il se sent soudain très faible. Il regarde autour de lui. Prend enfin conscience de la situation. Maximus s'est relevé lui aussi. Et quand la jeune femme ramène un plateau de boissons, il prend son verre et le vide au sol. Ayant repris contrôle d'eux-mêmes, ils regardent autour d'eux. Si les handicapés viennent régulièrement là pour se relaxer, il y a une personne masquée étendue et accrochée à son narguilé. Maximus la tire de sa béatitude. Il s'agit d'une femme qui dit s'appeler Myriam et être l'épouse de Mohamed Ben Alef, chirurgien. Est-elle venue seule pour des plaisirs interdits ? Il semblerait que oui. Elle parle peu et ne cesse de rire bêtement, d'une toute petite voix. Elle est vraiment loin. Maximus et Antoine retournent dans la cour où la frénésie copulatoire semble enfin s'être calmée.

J'ai fini mon tour. Rien de spécial. Je reviens à Ichneumon. D'une voix nette et ferme, je lance : « Ichneumon ! » Le jeune homme me fixe. De vide, son regard semble soudain s'animer. Il balaie enfin la scène des yeux, celle dont il occupe le rôle principal. Il blêmit. Quelques bruits de succions plus tard, il me rejoint, recouvre son corps souillé en de multiples endroits. Il bafouille : « Que... je... Trop loin, je suis allé trop loin. Je promets de me purifier. » Il se fige. Ferme les yeux. Je vois son corps se contracter. Il me regarde : « Une voix vient de me dire de m'immoler... » Je sens soudain une main se poser sur mon épaule. « Y a rien qui te plaît ici ? » Je me retourne vivement. Janus en personne est à mes côtés, me tenant fermement. C'est sa face larmoyante qui me fixe. Une ombre insondable à la place de l'oeil.

« - (Janus) Tous ces plaisirs te semblent donc tellement communs ? » Sa voix me glace. « Tu cherches quoi ?

- (Korman) En effet, tout ce que j'ai vu ici est d'une banalité ! Mais mon heure n'est pas encore venue.

- (Janus) Siiiiii. Choisiis. Il y a tout ici.

- (Korman) Vraiment ? Je suis déçu !

- (Janus) Oh ! J'ai compris ! » Une poussée. Et mon corps bascule par-dessus la rambarde. Le sol arrive trop vite. Je me rétablis à moitié juste avant le choc. Une douleur me frappe. Me voilà debout, un pied foulé. Janus atterrit dans un saut silencieux. « Alors, c'était bien ? » Il me fait soudain penser à une immonde araignée. Je ne réfléchis pas. Ma décision est prise, mon corps fait le reste. Le cimenterre brille sous les lampions, fend l'air, mord la chair. Le démon, car je suis prêt à mettre ma main au feu que c'en est un, a réussi à esquiver l'essentiel du coup. Son bras balaie l'espace et mon masque de bois touche le sol. Un instant, mon attention est attirée par Maximus et Antoine que je vois enfin arriver, tandis qu'Ichneumon assiste à la scène depuis la rambarde. Je pousse soudain un cri effroyable. Janus ricane, ses doigts *enfoncés* dans mon dos. Il les ressort et bondit d'un coup sur la rambarde. Une boule de feu le frappe aussitôt. Les flammes lèchent encore le bois et je vois Ichneumon tenter d'aveugler Janus avec sa cape. Une deuxième boule de feu de Maximus le touche. Il file dans l'une des pièces. Ichneumon bondit derrière lui et le voit se défenestrer d'un bond avant de détalier à travers les marais.

(Le texte qui suit est d'Ichneumon)

Maximus s'envole aussitôt à sa poursuite. Hélas, il est tellement pressé qu'il rate son virage et s'écrase contre le mur. Le temps de se remettre debout, notre adversaire s'est déjà évanoui dans la nuit. Pendant que Maximus se remet de son impact contre le mur, la voix de Korman retentit dans la cour : « Ohé, il y en a deux autres ici ». À peine s'est-il exprimé qu'il s'effondre sous le coup des blessures qu'il vient d'encaisser. L'effet de surprise ne jouant plus, nous décidons de filer sans attendre notre reste. Antoine récupère habilement nos affaires avant de partir en courant. Je prends Korman sur son dos et s'enfuit également. Maximus saute par la fenêtre et nous rejoint.

À peine avons-nous rejoint Sans-Ombre qui nous attendait dans la plantation que nous entendons que nous sommes suivis. Une petite troupe semble s'être lancée à notre poursuite. Je crée un mur de branches vivantes pour barrer la route à nos poursuivants. Nous pouvons rentrer au palais sans être inquiétés.

Notre petite excursion à l'asile est un échec total. Non seulement nous n'avons rien appris mais Korman est blessé, Antoine est devenu fumeur invétéré de substances illicites, Maximus ivrogne et moi... un obsédé sexuel.